

«Je ne me suis jamais ennuyée en jouant la partie de basse continue, c'est un formidable espace d'improvisation, car tout n'est pas écrit»



PROFIL

1970 Naissance à Buenos Aires.

1994 Départ pour la Schola Cantorum à Bâle.

2010 Diplôme de master avec Hopkinson Smith.

2017 Nommée professeure de luth et de basse continue à la HEM de Genève.

2021 Prend la direction artistique de l'Association des concerts de musique ancienne (ACMA).

Sous le soleil de l'été indien, elle s'est installée à une table du Grütli, à Genève, près des framboisiers sur lesquels pointent encore quelques perles roses délicates. Un brin timide, Monica Pustilnik paraît inquiète, puis se détend à l'annonce des règles du jeu: une interview non directive, pour se laisser dériver au gré de son vécu. «C'est très bien, ma psy est partie en vacances», lâche-t-elle pince-sans-rire. Cette femme menue aux yeux translucides comme l'eau du val Verzasca plonge de manière introspective dans ses souvenirs... l'Argentine n'est donc pas le pays du divan pour rien!

Bâle, la Mecque du baroque

C'est une petite cassette qui lui sert de point de départ pour rembobiner son histoire. Une cassette, par laquelle elle découvre le son du luth. Nous sommes à Buenos Aires à la fin des années 1980, Monika Pustilnik est guitariste. «Avec un groupe de jeunes musiciens passionnés, nous menions un travail de réflexion sur la sonorité des instruments. L'un de nous avait découvert un disque du luthiste et musicologue New-Yorkais Hopkinson Smith, «Hopi» pour les intimes, qu'il nous a copié. Je me souviens d'avoir passé des heures à l'écouter.» Au tournant des années 1990, la musique ancienne et sa pratique dite «historiquement informée» électrisent l'Europe, et la Schola Cantorum de Bâle s'impose comme la Mecque du baroque. On redécouvre la sonorité des cordes en boyaux, on s'interroge sur les diapasons, on ressuscite un patrimoine oublié. Le luth, qui avait perdu sa suprématie en Italie, en Angleterre et en France dès les premières années du XVIIIe, connaît une renaissance et suscite de plus en plus l'intérêt des musiciens. Alors que la jeune guitariste prend des cours avec Eduardo Egüez – à présent professeur à Zurich –, ce dernier franchit le pas pour venir s'installer à Bâle où Hopi vient d'ouvrir une classe.

En 1993, l'Argentine gagne la Copa América contre le Mexique. A Bari-

loche, en Patagonie, Monika fait la rencontre du fameux Hopkinson Smith, ce maître dont tout le monde parle, qui lui conseille de passer au luth. «Tu n'as qu'à venir en Suisse m'a dit Hopi. Je me suis laissé porter. J'ai fait comme ça: se pinçant le nez, elle mime une plongée se jetant dans l'océan.

Arrivée à Bâle, la jeune musicienne trouve rapidement un petit contrat dans une école de musique, où elle enseigne la guitare en plus de ses études supérieures. «Les professeurs n'étaient pas très contents que j'enseigne, car ils pensaient que les étudiants devaient se concentrer sur leurs études. Mais moi, je n'avais pas de soutien. Ma mère m'en voulait d'être partie, et puis elle avait l'angoisse que je devienne musicienne, car la musique n'était pas un vrai métier. Il y a encore des parents qui pensent comme cela. C'est vrai que devenir professionnelle de la musique comporte une part d'aléa-

Luth avec classe

MONICA PUSTILNIK

La luthiste, professeure à la HEM, dirige depuis 2021 l'Association des concerts de musique ancienne (ACMA) à Genève, dont le festival Luth en-chanté se tient du 3 au 5 novembre

JULIETTE DE BANES GARDONNE
@JuliettedBg

toire. J'ai travaillé toute ma vie pour ce combat: faire de la musique. Une lutte pour le luth», s'amuse-t-elle.

Les cours avec Hopi ne sont pas évidents, «des années éprouvantes, même si je considère que si je joue le luth aujourd'hui c'est grâce à lui. Mais j'attendais une autre forme de soutien de sa part, une figure paternelle aussi, car j'ai perdu le mien lorsque j'étais enfant. A un moment donné, je ne supportais plus son autorité, j'ai eu ma crise. Je sentais que je n'y arrivais pas». Dix ans plus tard, elle ressent néanmoins le besoin de terminer son diplôme: «C'était perçu bizarrement, d'autant que j'étais déjà prof de basse continue à Barcelone. Pour moi, c'était important de refermer un cycle dans ma vie. En bouclant ce diplôme, je me suis sentie en paix et certifiée.»

Jouer la basse continue demande des qualités spécifiques. Au fond de la fosse, les instruments qui la composent (clavecin, violoncelle,

théorbe) sont le premier maillon de l'écosystème de l'orchestre. Avec son long manche tel un cou de girafe, sa coque en forme d'amande, le théorbe est un instrument discret et crucial à la fois. «J'ai eu la chance de travailler avec beaucoup de chefs baroques [comme Leonardo Garcia Alarcon, Christophe Rousset, Emmanuelle Haïm] qui sont aussi clavecinistes et qui savent combien un continuiste peut tout changer. Je ne me suis jamais ennuyée en jouant la partie de basse continue, c'est un formidable espace d'improvisation, car tout n'est pas écrit. Avec un seul arpegge, tu peux donner de l'air et de l'élan. J'aime enseigner cela à mes étudiants, savoir comment donner de l'impulsion, mais aussi où se taire.»

«J'ai sauté sur l'occasion»

En 2017, Monika obtient le poste de professeur de luth et basse continue à la HEM. Elle vit alors à Paris, l'expérience du confinement strict français lui est très pénible. Elle évoque aussi le calvaire du métro, avec l'archiluth et la guitare dans des rames bondées. «Deux amis quittaient leurs appartements à Genève, j'ai sauté sur l'occasion pour revenir m'installer ici.»

A peine arrivée, la directrice de l'ACMA, Christine Gabrielle, souhaite lui passer le flambeau. Monika accepte le défi. Pour sa deuxième édition dans la peau de directrice artistique, sa programmation est un joli mixte entre rendez-vous d'érudits – comme cette conférence et ce concert autour de la *Fontegara* de Silvestro Ganassi, un traité de diminutions souvent considéré comme une énigme. Mais aussi une place faite à la nouvelle génération avec le *Casulana Lute Consort*. «Le luth n'a pas encore la place qu'il mérite dans le paysage musical, j'ai envie d'un festival fait d'ouverture. Je ne parle pas de casser les codes, mais simplement de mettre en valeur ce que nous propose déjà la musique.»

ACMA, festival Le luth en-chanté du 3 au 5 novembre, Théâtre Les Salons, Genève.

Un jour, une idée

Des ateliers d'artistes ouvrent leurs portes



FRANCESCA SERRA

Organisée par l'espace d'art Halle Nord, la manifestation genevoise Ateliers portes ouvertes a débuté en 2013, et s'est vue pérennisée depuis 2015 sous la forme d'une biennale. Chaque édition voit le projet grandir, impliquant de plus en plus d'artistes et élargissant son public, qui découvre des espaces inaccessibles le reste du temps. Un atelier est un lieu intime dans le processus non linéaire de la création, l'endroit des expérimentations, des tentatives échouées, des ébauches restées inachevées. L'occasion aussi de découvrir des œuvres dans un environnement différent du dispositif étudié et rigoureux des galeries et centres d'art.

Les Ateliers portes ouvertes offrent donc un moment privilégié pour accéder aux pratiques

artistiques contemporaines à travers leur énorme circuit, avec environ 80 emplacements différents à travers le canton de Genève. Parmi les plus connus figure l'Usine Kugler, ancienne robinetterie industrielle à la pointe de la Jonction, dont la grande surface au bord du Rhône est partagée par des artistes regroupés en dix associations différentes.

Dans ce labyrinthe, on pourra rencontrer 60 artistes, de la céramiste Anja Seiler au peintre abstrait Thierry Feuz, en passant par Jérémie Gindre, qui allie dessin et écriture et à qui l'on doit le récent *Tombola* aux Editions Zoé. C'est ici qu'Audrey Croisier imagine ses illustrations fraîches et minimalistes ou que l'artiste Coline Davaud conçoit ses installations, dont la dernière, réalisée en collaboration avec l'architecte

Charlotte Schussel, prend la forme d'une structure en bois modulaire à mi-chemin entre la sphère et le cube, à employer comme mobilier urbain éphémère.

Inaugurés plus récemment, les espaces de l'association Ressources urbaines étirent la promenade de la Vieille-Ville jusqu'aux abords de la commune de Carouge. Nichée entre la commune de Troinex et de Veyrier, la Ferme de Marsillon allie art et agriculture et propose, pour terminer la visite de ses ateliers en douceur, un petit concert gratuit par Maia Ribolzi à 19h30 (réservation conseillée au 079 626 17 39 ou par e-mail: margherita@marsillon.ch).

Ateliers portes ouvertes, les 4 et 5 novembre de 13h à 19h, détails et carte disponibles sur Ateliersportesouvertes.ch